

Progrès de Lyon
5 Août 1927

146

Le Courrier des Lettres

PROMENADES D'ANATOLE FRANCE,
par Sandor Kémeri (Calmann) ; DER-
NIERES CONVERSATIONS AVEC ANA-
TOLE FRANCE, par Nicolas Ségur
(Fasquelle) ; LE RECLUS ET LE RE-
TORS, par André Rouveyre (Grès).

Les deux recueils de Sandor Kémeri et Nicolas Ségur me semblent se compléter fort à propos pour donner à leurs lecteurs une image juste d'Anatole France. Selon l'heureuse formule de P.-L. Couchoud dans sa préface aux *Promenades*, nous assistons ici à « la convalescence d'un grand esprit » : en 1910, la mort de Mme Arman de Caillavel laissait France désespéré ; c'est alors qu'avec la plus délicate pitié, Mme de Boloni, romancière hongroise sous le pseudonyme de Sandor Kémeri, entreprit de panser cette blessure. Elle raconte avec la même discrétion pénétrante ce retour à la vie, ce tendre apaisement. Dans son ensemble, l'ouvrage relate un voyage en Italie : qu'il commente les sculptures du musée de Naples ou les mosaïques de Ravenne, évoque dans un restaurant romain le souvenir d'Horace, invente dans la ville éternelle des histoires « du passé ou d'un avenir utopique », Anatole France parle en pur artiste. Cette quête en tous lieux de la beauté assure au livre de Sandor Kémeri une unité intime. Mais il faut tirer hors de pair deux chapitres qui honorent autant le cœur que le talent de l'auteur : une visite de France à Bjornson mourant et sa réconciliation avec Rodin devant une statue d'Aphrodite attestent bien haut la générosité et le culte de la perfection harmonieuse qui firent la religion de ce grand incroyant.

Nicolas Ségur révèle l'autre côté, le fond sceptique et pessimiste de France. Ayant peint dans ses *Conversations* l'homme et l'écrivain, il s'attache plutôt, cette fois, au penseur, au « Jérémie » des dernières années qui, prisonnier de sa gloire, découragé par la guerre, se répandait en propos conventionnels et prenait avec ses intimes de bien âpres revanches. Ici il affirme à tout propos sa « piètre idée de l'homme ». Particulièrement il accuse le progrès mécanique qui a vulgarisé le niveau intellectuel, produisant une société dont les deux principes sont « l'irrespect et un vernis primaire ». De nouveau, dit-il, la guerre a précipité l'Europe dans « la mentalité sauvage » ; nulle paix ne l'en guérira ; le vrai rire et le vrai tragique ont également fui notre civilisation décadente ; il ne nous reste que les émotions moyennes ou cette « vague de crétinisation de l'univers » qui arrive d'Amérique avec le cinéma. Tel est le résumé

de ces derniers propos auxquels Nicolas Ségur a su garder à la fois leur accent désenchanté et leurs subtils balancements. Néanmoins dans le réquisitoire s'ouvrent des brèches lumineuses : cette « fleur de l'intelligence » qu'il déclare si précieuse, France l'admire toujours ; son éloge de l'imagination laisse percer une irritation car il lui faut avouer les limites de la sienne. Alors il se détourne d'une philosophie vaine et sa résignation nous vaut l'étrange conversation « sous la rose » dont Nicolas Ségur reproduit le charme vraiment ailé : remercions-le d'avoir ainsi, pour conclure ses souvenirs, peint Anatole France dans ce qui demeurera sa suprême image, à demi-légendaire déjà.

Exposer les légendes fut, au contraire, le but que se proposa André Rouveyre, dessinateur et critique, toujours incisif et tourmenté, atroce dans ses rages et ses fièvres d'amour, écrivant par petits coups durs comme s'il gravait, ou bien illuminant une phrase spasmodique et contournée par quelque formule originale, parfois décisive. *Le Reclus et le Retors* analyse les traits spirituels, illustrés par seize lithographies, de Gourmont et Gide, que Rouveyre tient pour les deux écrivains les plus remarquables d'une « époque délirante », qu'il rattache, « profanes romantiques mais acharnées à leur propre reprise », à la lignée des grands moralistes français, de Schopenhauer et de Nietzsche. Ce sont pour Rouveyre deux réfractaires qui échappent à leur religion et à la société, Gourmont par sa retraite et Gide par sa ruse. Le reclus, Rouveyre l'a vu moins sensuel et encyclopédique, esprit critique borné seulement par sa confusion de l'art avec la vie, cachant sa défaite morale sous un épicurisme surajouté. De Gide le retors, Rouveyre exaspère les antithèses, goût classique et instinct révolutionnaire, moralisme protestant et transports sensuels, sarcasme pouvoir de dissolution et sens ému de la subconscience. Images tendancieuses assurément : on comprend que Gide, dans une suite de lettres que Rouveyre publie loyalement, ait tenu à harmoniser un peu sa figure : la vérité est moins tendue, plus complexe que ne la fait Rouveyre, soit qu'il attaque féroceement Mallarmé ou Valéry, soit qu'il loue fougueusement Gide et Gourmont, dont sa plume impitoyable trace un inoubliable portrait physique. *Le Reclus et le Retors* est moins deux études critiques qu'une confession torturée ; prise de ce biais, elle jette sur les trois modèles de Rouveyre des clartés brutales de projecteur passionné.